

Copie de conservation et de diffusion, disponible en format électronique sur le serveur WEB du CDC :

URL = <http://www.cdc.qc.ca/prospectives/1/carlos-1-4-1965.pdf>

Article revue *Prospectives*, Volume 1, Numéro 4.

\*\*\* SVP partager l'URL du document plutôt que de transmettre le PDF \*\*\*

# Chez les étudiants: “un journalisme adulte servi par des adolescents”

par Serge CARLOS \*

ON NE SAURAIT de nos jours, négliger le phénomène du journalisme étudiant. Cette manifestation du dynamisme étudiant représente un investissement annuel de l'ordre de deux cent mille dollars pour l'ensemble du Québec. De plus, le métier de journaliste étudiant monopolise les efforts de quelque deux mille étudiants à travers la province, soit 3.6% des 55,000 membres de l'UGEQ. Ces chiffres, lancés à l'américaine, ne sauraient décrire l'état du journalisme étudiant québécois, mais ils peuvent vaincre les plus crédules de l'importance de cette activité étudiante.

Si on veut comprendre la situation actuelle du journalisme étudiant, on doit tenir compte d'un premier facteur: le pluralisme. En 1964-65, la Presse Étudiante Nationale, syndicat des journalistes étudiants, comptait 91 journaux-membres. Bien que les journaux des collèges classiques constituent encore un bloc majoritaire avec 63% des inscriptions, ils sont appelés à remplir les cadres de la PEN avec les journaux d'écoles normales, d'écoles secondaires et d'universités. D'autre part, la PEN qui a son centre nerveux à Montréal, la grande région du journalisme étudiant avec 44% des membres, étend sa juridiction jusqu'à Hauterive, Dolbeau ou Rouyn-Noranda. Ainsi on se rend compte combien il peut être difficile de décrire un phénomène d'ensemble qui englobe

des journaux dont le tirage peut varier de 225 à 20,000 exemplaires et dont les budgets se situent entre 50 et 43,000 dollars. Cette année, la PEN a pris conscience de son impuissance à définir et à servir un ensemble aussi complexe. Dans ce sens, elle a décidé de faire appel à une recherche d'envergure pour éclairer la situation.

Cette recherche, à laquelle je travaille depuis mai dernier, avec la collaboration de quelques professeurs et étudiants de la faculté des Sciences sociales de Montréal, porte sur le contenu des journaux produits en 1964-65, sur les structures administratives des équipes de journaux, et sur les modes de relations de ces équipes avec leur milieu. Il est bien entendu qu'au moment où j'écris ces lignes, je ne saurais et ne pourrais donner des résultats scientifiques poussés. Cependant, il est permis, à ce stade de la recherche, d'aligner quelques réflexions qui aideront à circonscrire le problème.

Une des premières constatations qui émerge de la lecture intensive des journaux étudiants porte sur le niveau de professionnalisation. La grande majorité des journaux étudiants revêtent un aspect très professionnel en ce qui concerne leur présentation matérielle. Les étudiants réalisent des merveilles en fait de mise en pages. De plus, presque 90% des journaux ont un format, un papier, une impression qui ressemblent à ceux des journaux professionnels à fort tirage. Dans l'ensemble, on constate donc une présentation très soignée. Cependant ce caractère pro-

\* *Monsieur Serge Carlos est étudiant en sociologie à l'Université de Montréal. Il a réalisé, à la demande de la Presse Étudiante Nationale, une recherche sur les journaux étudiants publiés en 1964-65.*

professionnel s'éclipse dès qu'il est question du contenu des journaux. On se souvient des premiers journaux étudiants qui n'étaient que recueils de bonnes compositions, de beaux poèmes et de pensées pieuses. On sait aussi jusqu'à quel point les journalistes étudiants de notre génération regardent de haut cette forme de "journalisme". Malgré tout, on sent à la lecture, que même si les thèmes ont changé, la majorité des articles de 1964-65 adoptent le style "composition" ou "dissertation". Le journaliste étudiant des années 60 ne parle pas de l'hiver, de la joie, des oiseaux, de la nature ou de quelque thème semblable; il parle d'activités étudiantes, de politique, d'éducation ou de questions sociales. Mais il reste que, trop souvent encore, il préfère rapporter ses sentiments, ses émotions, ses visions de la vie et du monde plutôt que d'informer impersonnellement et de commenter impartialement l'information. On peut dire que 50 à 60% des articles des étudiants sont de style "évaluation" ou "prise de position", alors que 17 à 23% de la production est consacrée à l'information brute. Notons d'une part que bon nombre des articles d'opinion ou d'évaluation empruntent un ton moralisateur, mais que d'autre part on donne de plus en plus d'importance à l'information brute et au commentaire. Cette antinomie, entre la présentation très professionnelle du journal et le contenu encore trop personnel et moralisateur, suscite un problème; d'un côté, la présentation est très onéreuse et par là défavorise la fonction d'information du journal, de l'autre côté, le contenu n'adopte pas une forme qui puisse accrocher et intéresser le lecteur.

Les constatations qui suivent portent sur les thèmes traités dans les journaux étudiants. Pour 1964-65, les thèmes majeurs sont, par ordre d'importance, les activités étudiantes, l'action étudiante, les arts et lettres et l'éducation. Sous le titre "activités étudiantes", on groupe tous les articles sur les parascolaires, les activités culturelles, sociales, spirituelles et sportives des étudiants. Un article sur cinq s'intéresse à ces questions; ils sont assez sérieux et contribuent à une meilleure connaissance du milieu dans lequel vivent les étudiants. Les articles sur l'action étudiante comptent pour un autre cinquième de la production; ils traitent du syndicalisme étudiant à tous les échelons, du journalisme étudiant, des revendications politiques et du rôle social des étudiants. C'est ici que les étudiants s'exercent le plus au jeu de la critique et emploient le plus le ton moralisateur. On voit dans ces articles que les journalistes étudiants ont de multiples craintes et appréhensions à l'endroit des grandes centrales syndicales et même des associations locales. Dans l'ensemble, on peut déceler

un certain complexe de frustration chez la gent journalistique. Le journalisme étudiant a fait naître en grande partie les structures syndicales étudiantes, il sent maintenant qu'il a été supplanté par son rejeton dans le domaine de la pensée et de l'action étudiantes. Les arts et lettres occupent moins de place dans les journaux mais conservent une importance relative. Véritablement ce qui frappe le plus, c'est la place qu'on accorde désormais à l'éducation. Ce sujet a plus que doublé en importance depuis deux ou trois ans. C'est nettement la deuxième tranche du rapport Parent qui a suscité ce nouvel engouement.

En ce qui concerne le cadre géographique ou physique auquel s'intéresse l'article, ce que nous appelons la "zone d'intérêt", nous tirons les conclusions qui suivent. Dans certains cas, on reproche aux journaux étudiants de ne pas s'intéresser au milieu local auquel ils s'adressent. Il n'en reste pas moins que près de 45% des articles portent sur des événements, des personnes, des problèmes de l'institution où ils sont rédigés. D'autre part, on note pour 1964-65, près de 30% des articles consacrés aux questions provinciales, soit un niveau d'intérêt qui va croissant. En contre-partie, les journalistes parlent très peu des situations à résonance municipale, régionale ou canadienne. De plus, les sujets de portée universelle ne comptent que pour environ 10% des articles. La comparaison de l'importance des sujets universels, provinciaux et locaux, concorde avec les préoccupations nationales du monde étudiant des années 60.

Une autre constatation intéressante touche l'idéologie globale du journalisme étudiant. Le journalisme s'est toujours plu à critiquer le style de vie, les structures économiques et sociales et les institutions de notre société. Il y a quelques années, cette critique se faisait au nom d'un retour aux institutions et structures du passé. Ce que nous pouvons appeler "l'idéologie de remplacement" que prônait alors le monde étudiant prenait ses thèmes et ses inspirations dans un moyen-âge doré, celui du corporatisme et des communautés universitaires. De nos jours, nous sommes frappés de voir comment cette idéologie de remplacement est orientée vers l'avenir, vers les formes industrielles de la vie en société, vers des thèmes comme le syndicalisme, le socialisme, la démocratie sociale et le nationalisme. Des thèmes qui ont une résonance toute contemporaine et qui prennent l'aspect de buts à atteindre pour la société québécoise.

Pour résumer la situation, disons que le journalisme étudiant actuel présente un potentiel intéressant

d'intuitions et de positions sincères, mais que le style des journalistes, les structures des journaux et une tradition d'abondance servent mal ce potentiel et le traduisent avec beaucoup d'ennui. Nous sommes face à un journalisme adulte servi par des adolescents. A notre avis, il est possible d'améliorer considérablement la situation. Pour ce faire, des mesures radicales s'imposent à tous les échelons, mesures qui ressemblent à des sacrifices. Au niveau des journaux, il faudra apprendre l'humilité. On devra peut-être sacrifier la présentation très onéreuse pour publier plus fréquemment, être plus près de l'actualité et intéresser le lecteur. Au niveau de la Presse Étudiante Nationale, on devra accepter de mettre moins de temps et d'efforts à des commissions d'études

pour augmenter les services et fortifier les cadres. A ce stage de l'évolution du journalisme étudiant québécois, il m'apparaît plus important pour la PEN d'avoir des cadres journalistiquement et administrativement efficaces, que des cadres politiquement puissants et intellectuellement écoutés. Dans ce sens, devront peut-être apparaître une nouvelle division des tâches entre le syndicalisme et le journalisme étudiants et de nouvelles formes de collaboration entre les deux. Enfin au niveau des éducateurs, on devra assurer un personnel de conseillers expérimentés et dégagés, autant que faire se peut, des tâches autres que le journalisme étudiant. En quelques mots, il faut se re-sensibiliser aux dimensions "d'éducation" et "de service au milieu" du journalisme étudiant •